La Francophonie vécue par une étudiante russe chez un ami indien.

Anna Shenterova, étudiante à Saint Pétersbourg, a fait un voyage d'un mois en Inde invitée par un jeune indien rencontré dans le cadre d'échanges universitaires. Elle en fait un récit en français que nous voulons vous faire partager. Sachez qu'avant le mois de juillet, Anna n'avait jamais quitté son pays et donc n'avait jamais vu la France !

Même imparfaite, apprécions ensemble sa maîtrise du français mais aussi ses qualités d'analyse d'une société !

******

Cela fait déjà presque 20 jours que je suis partie de l'Inde pour rentrer chez moi en Russie, en d'autres mots j'ai fait ce trajet de la chaleur au froid, d'un monde à un autre. Je vis toujours de mes souvenirs de cet été qu'on a passé ensemble, mais maintenant j'ai encore plus de ressources d'énergie et de joie : l'Inde.
Mes amis, si une fois vous avez une somme d'argent qui suffit pour acheter un billet d'avion aller-retour (ou bien un aller simple) n'hésitez pas. Il n'y a rien de mieux que de découvrir le monde, nous tous on le sait déjà très bien non? Et quelle chance - on a des amis partout! Juste il faut le garder toujours à l'esprit.
Moi, je déborde toujours d'impressions. Ce texte (trop long, désolée pour ça), je ne l'ai écrit pas seulement pour moi mais aussi pour vous, pour vous inspirer! Je vous adore !

Inde. Qu'est-ce qu'elle est pour vous? Qu'est-ce que vous entendez dans ce mot ?

Inde. Vous sentez l'odeur des épices? La saveur unique que l'on ne peut pas démêler, l'entrelacement solide du piquant épicé et de la douceur mièvre.

Inde. Vous entendez ce bruit? Le bruit de la rue, le bruit de la vie. Klaxons, chant dans la mosquée, coqs, chiens, musique des temples hindis, cliquetis charmant des bracelets sur les mains des Indiennes.

Inde. Vous pouvez voir la richesse des couleurs? Des milliers et des milliers de saris éclatants sur le fond du ciel bleu et des palmiers verts.

Inde. La pauvreté matérielle et la richesse spirituelle, qui ne s'achète pas avec l'argent. La grandeur de la culture tellement immense et inconcevable. La puissance des traditions qui nous semblent être dépassées et ridicules. La foi, incompréhensible et inconnue pour nous, trop naïve alors pour nous. Le yoga comme toute une philosophie de vie, de laquelle nous avons fait quelque chose d'intermédiaire entre l'exercice physique et l'hérésie magique ...

A l'aéroport déjà j'ai ressenti que j'étais dans un autre monde. Ce n'est pas à cause du fait que j'ai trouvé autour de moi à peine une dizaine d'européens, mais c'est à cause de la musique. Grâce à la musique. Musique indienne. Pas la musique des boutiques et des

restos, mais une vraie musique indienne. La musique d'une joie tranquille, de la sérénité et de l'harmonie. Cette adoration de la culture n'est-elle pas le revers du sous-développement ? Bien sûr, ce n'est pas New-York, ni Paris, ni Moscou, ni Pétersbourg. Mais comment comparer ? C'est un monde où les gens vivent différemment. Pas mieux, pas pire. Juste différemment. Par ailleurs, Bangalore où je suis arrivée, est appelé la ''Silicon Valley'' de l'Asie. Déjà le signe d'un certain niveau de développement, non?

Mes premières impressions de la ville ? Difficile à dire. Les quelques premiers jours, je ne pouvais même pas croire que j'étais là, ce n'est pas que l'Inde ait toujours été mon rêve, juste... je me disais sans cesse: ''Ohhh... c'est un autre monde ''. Pour moi tout était différent... Même le bus qui m'amenait de l'aéroport, dans lequel je cherchais le chauffeur placé à gauche et ne l'y trouvais pas.

Je ne sais pas qui je dois remercier : soit notre Dieu, soit Krishna et encore 30 millions de dieux hindis - pour ce voyage, où je n'étais pas une touriste. J'avais beaucoup plus de chance – je vivais dans une maison indienne, dans une famille indienne. Je voyais leur vie. J'étais là, dans une autre vie.
Une vie simple. La vie, où on ne ferme pas la porte quand on entre dans la maison. Quand il n'y a même pas d'entrée avec un porte-manteau encombré de vestes et d'écharpes. Il n'y a pas d'eau chaude dans le robinet. Il n'y a pas de fourchettes dans la cuisine. Pas de bouilloire. Pas de radiateurs. Mais il y a cette simplicité, cette naïveté de la vie, que nous on n'a pas. Laisser les fenêtres toutes grandes ouvertes. Manger avec les mains, être assis sur le sol. Aimer les dieux. Tresser des guirlandes de fleurs pour eux. Partager cette culture. Se lever tôt.

Le pays des contradictions. Le pays qui n'aime pas le soleil, parce que lui l'aime trop... Le pays où on vit d'une façon simple une vie dure. Là-bas on travaille beaucoup mais gagne peu. On cultive des fruits et des légumes, mais on ne les mange presque pas. Où un même hochement de tête sert à dire ''oui'' et ''non'' à la fois... L'énigme de l'âme indienne. Où le nord et le sud s'opposent l'un à l'autre. Où chaque région parle sa propre langue. Qui nous sont toutes incompréhensibles. Le pays si peuplé que pendant la journée il est impossible de trouver même une petite ruelle désertée, et que l'on a du mal à acheter les billets de cinéma mardi soir...

Le cinéma indien. Plus qu'un divertissement. Comme la cuisine indienne – jamais neutre. Dans un seul film – tous les drames possibles. L'insulte de l'honneur, la vengeance, l'amour, l'espionnage. Tout ce que vous n'avez jamais vu dans une dizaine de films différents, vous le trouverez dans un seul film indien. Les connaisseurs de l'art cinématographique diront: «Bah, mais ce n'est pas assez sérieux, ce film''. Mais qui a dit que le film doit forcément être sérieux? La vie même, elle n'est pas toute rose déjà.

Le film indien, si incroyable, si brillant dans tous les sens. Il abrite les personnages adorés par le public, dont chaque apparition sur l'écran est accueillie par des acclamations et des applaudissements. Film où le bien triomphe certainement du mal et l'amour qui semblait impossible au début prend le dessus vers la fin. L'amour entre un héros courageux et honnête et une belle Indienne. Moi, je regardais le film sans comprendre un mot, j'admirais juste les images et j'attendais avec une impatience particulière les chansons. Chanson, tout un spectacle de cinq minutes bien intégré dans le film. Musique, pas trop profonde, mais qui entre dans la mémoire une fois pour toutes, qui joue encore dans ma tête. Dance, agitée, un peu folle, mais qui complète l'image avec une telle harmonie.

Un seul film qui réunit tout: théâtre et télévision, chant et danse, comédie et tragédie, souffrance et bonheur qu'on ne trouve que dans les contes de fées. Tout y est exagéré: ils pleurent trop amèrement et ils croient trop naïvement aux miracles qui arrivent enfin. Film, une image brillante, la richesse des sons ...

Comme une ville indienne. Bangalore... La ville qui dort très peu. Là où il fait nuit à sept heures du soir déjà, mais la vie continue encore et encore. Là où ce n'est pas le soleil qui réveille la ville, mais l'inverse. Bangalore, où la nuit pleine de silence, qui ressemble à une véritable nuit, dure si peu. Et c'est pourquoi elle devient tellement admirable, tellement énigmatique. Jamais – un silence parfait, quelques petites heures de l'absence de bruit. Quelques heures de ce que nous on appelle "la nuit". Le temps du sommeil, du calme et de l'obscurité, éclairés par le sourire du croissant. Oui, le ciel sourit à l'Inde, parce que c'est impossible de ne pas lui sourire...

Et moi aussi, je souriais, je riais, installée sur le siège arrière de la moto et me croyant être une partie de cette vie. Allant grand train par des rues larges, dépassant d'autres véhicules, ou ne bougeant pas, coincée dans l'embouteillage, je riais, en écoutant le bruit des rues de Bangalore ensoleillée. Règles de circulation? Une seule: vous faites ce que vous voulez, mais vous ne dérangez pas les autres. Et les chauffeurs, tout un chacun, ils suivent cette règle. Ainsi, en une seconde, un million de bips résonnent afin d'avertir toute manœuvre qui se produit. Une autre langue, en plus des dizaines de langues locales et des centaines de dialectes… aussi émotionnelle et éloquente qu'on parle avec autant d'impatience.

Le système de la circulation qui est l'absence de tout système. Des motos et des cyclomoteurs, de rares "vraies" voitures, des bus, des rikchi. Rikchi, exotique pour les touristes et un moyen de se déplacer très pratique pour les habitants de la ville, ce qui permet aux conducteurs de demander aux premiers et aux seconds des prix différents. Les conducteurs, impitoyables envers les touristes, audacieux sur les routes, qui font trembler de peur les passagers inhabitués à cette anarchie routière. Chaque fois en montant dans un rikchi, je m'attendais aux "sensations fortes". Presque toujours mes attentes étaient justifiées. Non, pas une grande vitesse, mais simplement l'approche des phares des voitures roulant à contresens. Toujours un mystère… comment font ‘ils ?... Pendant deux semaines entières, je n'ai pas vu même un seul accident. De gré ou de force on croit qu'ils savent prier ces dieux étranges.

Dieux qui sont tellement vénérés. Non, plutôt aimés. Ils sont aimés. À propos d'eux on dit "ils sont bons", et non pas "ils sont tout-puissants." Oui, ils les aiment, parce qu'ils aident les Indiens, c’est la religion la plus tolérante. Quand on croit en ses 30 millions de dieux, mais à la fois on peut porter la croix chrétienne, en disant: «Je l'aime, Jésus". Les temples hindous, remplis de parfums, de statues et de fleurs. Des fêtes interminables. Le Nouvel An, fêté d'après l'ancien calendrier... Des rangoli sur le trottoir devant les temples et les maisons. Des motifs colorés, une image criarde pour nous — un sens sacré pour eux.

Voir un sens là où on ne voit rien et ne pas se soucier de ce qui nous inquiète tant... Une autre vie. Des gens, tout autres aussi. Une autre nourriture. Cuisine indienne. Toujours des extrêmes. Si c'est piquant, c'est piquant à tel point que ça vous fait pleurer et perdre le goût. Je parle de mon expérience, pas des Indiens, ils y sont habitués. Mais parfois c'est tellement piquant, que même eux, ils pleurent. Ils pleurent et mangent. Boivent de l'alcool et mangent des épices. Une attraction indienne. Mais si c'est sucré, c'est sucré à tel point que l'on croirait que ça ne peut pas être aussi sucré ! Les sucreries, jolies et multicolores, auxquelles

je ne suis pas arrivée à m'habituer... Falooda. Le mot magique. Le mélange aussi magique du lait avec de la glace, des fruits, des noix et de n'importe quoi encore, auquel je ne pouvais pas résister.

Pain indien. Des dizaines de sortes, dont on a du mal à retenir les noms. Et impossible de comprendre comment on ne peut faire ça qu'avec de la farine et de l'eau, toute cette diversité (au moins la plupart des pains). Bien sûr, le riz. Basmati. Le riz blanc qu'ils mangent en quantité énorme. Qu'ils mangent avec les mains. Une science comme une autre qu'il faut apprendre pour se sentir tout un peu Indien. On ne vous donne pas de fourchette au restaurant, même si tous les indices suggèrent que vous n'êtes pas du pays, y compris votre peau aussi blanche que le basmati. En face d'une montagne de riz vous commencez à chercher inconsciemment la fourchette. Non. Manger avec les mains c'est donner du respect à la nourriture. Vous mêlez de la sauce avec du riz en les regardant envieusement, en voyant leur habileté à le faire. Rien n'est grave pour eux, ni la température ni le piquant. Le meilleur riz que j'ai jamais mangé ...

Cuisine indienne, toujours piquante, même si on demande trois fois de préparer "pas piquant". Mais on s'y habitue, on commence à l'aimer. Manger un peu de sucré, si c'est insupportablement piquant. Mais comment faire si tu ne peux pas manger ces sucreries, parce qu'elle sont trop sucrées? …Oui, tout un art, manger à l'indienne.

Viande indienne. Pas de bœuf, bien sûr. Les vaches se baladent dans les rues, ce n'est pas un stéréotype infondé. Pas des troupeaux, mais quand même, on en trouve quelques-unes. Poulets, moutons, porcs aussi. Le poisson - que sur les côtes. La viande dont le goût est toujours accompagné par le parfum de nombreuses épices odorantes...

De petits cafés ici et là, des centaines de toutes petites boutiques. L'architecture de la ville indienne? Dans les rues où la vie bout vraiment on n'arrive pas à voir un seul bâtiment tel qu'il est. Des magasins, des kiosques, petits, minuscules. Peintures, fruits, jouets, cahiers, vêtements, épices encore. Les uns après les autres. L'agitation éternelle. Voitures, motos, vélos, charrettes, piétons. Le manque de trottoirs. Déchets. Les quartiers de luxe : tout est différent. Une réalité diamétralement opposée. Contraste étonnant mais qui semble être si naturel et harmonieux pour une raison quelconque. Le pays de contrastes, des fois si tragiques au fond, mais sans lesquels on ne peut pas imaginer l'Inde.

Le pays où la femme est si vénérée que les garçons ne peuvent pas draguer les filles sans la menace de l'intervention de la police. Où le bus est partagé en deux parties – hommes / femmes et la femme a toujours le droit de demander de lui céder la place, tandis que l'homme ne peut jamais occuper même une place libre en partie "femmes". Là où les femmes sont les gardiennes sévères des traditions avec des saris et des kameez, portés même par les jeunes filles. Et elles, gardées à leur tour avec tant de ferveur, les filles, les jeunes filles et les femmes sont dépourvues des droits dont les hommes disposent.

L'Inde, le pays de l'harmonie spirituelle où le mariage d'amour est une curiosité. Où les jeunes amoureux s'enfuient, quittent leurs familles, leurs villes, leurs états afin d'être ensemble contre le gré des parents. Le mariage arrangé est la norme absolue à suivre. Les mariages entre les cousins, la barbarie des époques passées pour nous – une actualité pour eux. D'où peut-être une telle affection pour le cinéma où l'amour, si vrai et si sincère, prend le dessus. Laisser tomber tout et fuir avec son bien aimé : un beau sujet pour les drames, toujours et encore mis en œuvre par la vie indienne réelle.

Les castes qui existent encore. Les jeunes gens qui visent à suivre les tendances occidentales, en parlant anglais et en évitant de parler leur propre langue. Mais en même temps la fille qui porte un sari, reste toujours l'image de la beauté idéale pour les jeunes hommes. La splendeur des couleurs, l'absence de la notion même du désaccord des couleurs, des vêtements et des bracelets multicolores, un point rouge sur le front, des fleurs dans les cheveux en font une beauté tellement brillante, tellement éternelle.

Inde, qui vous fait tomber amoureux d'elle malgré tout, qui charme par les arômes, les sons et les goûts.

Anna Shenterova